

Je déplorais depuis longtemps l'absence de peintres dignes de ce nom en Béarn. On me citait toujours Galos ou les Castaing. Je consacrai une salle du musée des Beaux-Arts à Victor Galos, mais ce n'était qu'un pis-aller. On pouvait toujours se demander si la peinture avait ici droit de cité.

Voici que c'est chose faite (ou toujours à refaire ?) avec cette exposition consacrée au peintre italien Aroldo Governatori. Il est vrai que celui-ci, tel Eugène Devéria, est un artiste importé. Mais il a su accomplir ce que Devéria lui-même n'avait jamais véritablement tenté, à savoir la pénétration intime et intense d'un pays dans ce qu'il a de plus secret. A son propos, Dominique Fernandez parle justement de Füssli. Et ce n'est pas trop dire ! Nous rejoignons ici le Surréalisme véritable, qui n'est au fond que l'héritier urbanisé du Romantisme, un Surréalisme non point de pacotille et d'objets ramassés "selon les lois du hasard", mais bien mûri, patiemment décanté, sûr de ses effets comme de ses moyens, un Surréalisme au sens fort du terme, c'est-à-dire qui va véritablement au-delà du réel sans se contenter des en deçà.

Le public est juge et maître en dernier ressort. Il trouvera ici, non pas ce qu'il apporte comme dans une auberge espagnole (ou plutôt italienne !), mais les apparitions les plus puissantes d'un Romantisme éternel : oiseaux de proie privés de leur jouissance inquiète, lits déserts ou défaits, subtils répits au-delà de l'angoisse... Et les ailes merveilleuses du fantastique s'ouvriront de nouveau pour investir le rêve.

Philippe Comte. (février 1975).